

Deliciae Meae

Mon amour. Mon tendre amour. Braise de ma braise, tu es éteint. Fils de mon âme. Tu étais parti, tout fougue et enthousiasme, à l'appel de ton roi, porter la Flamme et l'espoir, regagner nos contrées perdues, gelées. Fils du Dragon, nul ne savait mieux que toi les enchantements et les incantations qui réchaufferaient la Terre et redonneraient vie aux forêts. L'éveil du printemps dépendait de toi.

Mon amour, mon fougueux fils, je me souviens de ton départ. Ton souffle et ton éclat éclipsaient les salamandres mêmes qui nous environnaient. Tu es venu vers moi, ton roi. Tes yeux d'un rouge ardent lançaient des éclairs qui eussent calciné tout autre. Mais ceux qui t'accompagnaient, comme toi, descendaient des dragons et le feu était leur élément. Pour cela, vous ne pouviez faillir.

Vos montures caparaçonnées d'écailles n'attendaient qu'un signe pour s'envoler vers le Nord lointain. Je jetai la tête en arrière et ouvris grand la gueule : une longue flamme s'éleva vers le ciel et vous vous ébranlâtes.

Moth errait dans son champ d'un pas las. Tête baissée, il guettait sans y croire une pousse dont la verdure aurait été promesse. Mais rien. Ce terrible hiver, non content d'avoir décimé hommes et bêtes, semblait décidé à s'éterniser pour que jamais l'herbe ne repousse. Le froid et le gel subits avaient causé la mort des plus faibles dès les premiers jours et la sécheresse qui s'en était suivi faisait crever les autres lentement. À *petit feu*, ironisa Moth en lui-même.

Du feu, il n'y en avait plus guère que dans les souvenirs. Moth et son épouse subsistaient depuis des mois en charognards, à se repaître d'oiseaux crus tués en plein vol par le froid, ou du sang givré des chiens et des rats du village. Nul n'était parvenu à rallumer un foyer depuis fort longtemps, mais ce n'était plus de faim ou de froid que mouraient les villageois : le plus grave était l'absence d'eau.

Moth jeta un coup d'œil rancunier vers le massif du Tsan qui dominait les alentours, au Nord. La montagne était du blanc bleuté de la glace et, là où auraient dû se trouver torrents et rivières, des traînées grisâtres attestaient la présence de stalactites gelées. La dernière expédition que le village avait envoyée en quête de cette eau solidifiée n'était pas rentrée. De la précédente, Moth était revenu seul survivant, les yeux brûlés car, en ce temps-là, le soleil se reflétait encore. Il traînait derrière lui un lourd et long pain de glace mais, surtout, ses efforts avaient, pour un temps, rétabli le cours d'un ruisseau.

À présent, il ne restait rien ou presque de la précieuse denrée. Depuis des jours, le blanc massif semblait s'être étendu encore, cependant son éclat n'était plus à craindre. L'astre du jour était perpétuellement voilé, terni. Il semblait à Moth vivre un éternel crépuscule d'où le décompte du temps aurait été empêché. Il savait bien pourtant à quel moment de l'année on était ! Il savait que le solstice était proche, et avec lui la naissance attendue de son fils... Mais un soleil absent peut-il entamer un nouvel été ? Et quand on est à demi mort, peut-on encore engendrer ?

Nous avons remonté le cours du Tnipt jusqu'aux confins du royaume. Tout au long de notre voyage, le temps nous avait été hostile. Pluie, vent, neige, grêle : rien ne nous avait été épargné. Mais nous avançons sans crainte et sans froidure au cœur, grâce à notre bien-aimé prince Avran dont les pouvoirs nous protégeaient. Sur notre trajet, nombre de vos loyaux sujets, ô Divine Majesté, nous acclamaient et remerciaient votre Fils pour l'espoir qu'il allumait dans leurs âmes. Nul ne doutait de notre réussite. Nous arrivâmes enfin dans une contrée grise et désolée. Le gel avait depuis longtemps brisé les murs et éventré les toits inutiles. Le froid s'était fait si pénétrant que nous ne tentions plus de communiquer chaleur et énergie aux rares êtres que nous rencontrions : Avran, fils de Tyran, avait décrété que nous devons économiser nos flammes pour combattre la source du mal. Lors, ce n'était plus bravos ni sourires que le pas de nos montures éveillait en la populace, mais regards furtifs et las, vite détournés vers l'ailleurs, vers le vide. Le poids du malheur pesait sur ces pauvres hères. Je me souviens de l'un

d'eux, qui ne se mouvait plus que de façon erratique, mécanique, dans le seul but d'entretenir sa faible tiédeur vitale... C'est lui, pourtant, qui nous indiqua notre but : la montagne pelée d'où émanait l'Éternel Hiver.

Lentement, nous gravâmes les sentes rocailleuses qui auraient dû être les pâturages où vos paysans auraient mené leurs troupeaux. L'herbe ne poussait plus depuis longtemps. Vint un moment où nous dûmes abandonner nos montures. Tout endurentes qu'elles fussent, elles devaient manger et, surtout, boire. Nous les chassâmes donc et je les regardai longuement s'envoler vers le Sud riant. Avran et quelques-uns des nôtres avaient continué d'avancer, sans un coup d'œil en arrière, mais je savais, moi qui étais son confident, combien la séparation d'avec son serpent lui coûtait.

La montée fut longue et épuisante. Nos compagnons abandonnèrent les uns après les autres. Il ne faut pas les en blâmer : ils avaient transmis toutes leurs forces au Prince et à moi-même avant de s'arrêter, pétrifiés par le gel.

Avran et moi continuions. Péniblement, je mettais mes pas dans les siens. Nombre de fois, j'ai voulu m'arrêter à mon tour, et verser le reste de mon feu dans l'âme du Prince, mais il n'y consentit jamais. Il me voulait, je crois, pour témoin. Je devais vous conter, ô mon Roi, sa réussite ou son échec. Nous escaladâmes ainsi les sommets les plus hauts qui se puissent imaginer.

Enfin, il me fit signe de m'immobiliser. Une fissure, une grotte. De là sourdait un froid polaire qui s'entortillait autour de nous, nous prenant à la gorge et entravant nos membres. Mais nous étions Fils de Dragons ! En une dernière étreinte, je transmis au Prince presque toutes mes flammes, ne conservant que de quoi subsister le temps d'un impossible retour. À travers le brouillard givré de mes larmes, je le vis se glisser dans l'anfractuosité. Ma pensée l'y suivit. Il pénétra dans une vaste caverne, plus vaste que ce que nous aurions pu croire... si nous avions cherché à deviner ce qui l'attendait !

Au centre, un gouffre. Profond. Une vapeur sèche et glaciale en émanait : un gaz qui aurait dû être trop nauséabond pour qu'on puisse l'approcher, si la température avait su transporter les odeurs. Au lieu de cela, rien. Pas la moindre vie, pas le moindre feu.

Avran le savait, toutefois : dans ce puits maléfique se cachait l'être de Glace qui dévastait vos contrées. Et même si ses sens ne pouvaient le percevoir, son esprit lui hurlait que là se trouvait le lieu du combat.

Il se mit à chanter. Ô mon Roi, nul son, jamais, ne fut si beau ni si perçant à mon cœur. Mais je vois à vos larmes, Sire, que vous aussi, vous l'avez entendu. La musique qui s'éleva, portée par l'étrange acoustique du lieu, était assez pure pour faire fondre les pierres qui nous soutenaient. Je repris espoir. Avran ne pouvait que vaincre et nous allions rentrer ensemble, une fois le feu sacré de la vie rétabli sur le pays !

Soudain, le chant se fit aigu. Ce n'était plus Avran que j'entendais, mais une voix autre, comme un jet d'acide qui rongerait mes entrailles et mes ouïes. La voix du Prince reprit en contrepoint grave. Dans le même temps, je sentais en mon cœur se combattre la Glace et le Feu. Longtemps la musique s'éleva, tourbillonnant depuis le gouffre et s'extrayant de la grotte par la crevasse qu'Avran avait franchie ; pour se répandre dans le monde, pour y porter la guerre ! Fracas du gel ! Flammes rugissantes !

Dans le ciel constellé de paillettes de givre et de flammèches d'or surgirent alors deux silhouettes gigantesques, enlacées. Je reconnus mon Prince, en sa forme ailée, tonnante et crachant la foudre. Dans ses bras, une Reine, d'une pâleur striée d'un réseau de veines argentées d'un bleuâtre écarlate. De longs voiles la recouvraient ; ils semblaient n'exister que pour mieux mettre son corps en valeur. Ses formes longues et pleines vrillaient mon âme d'une douleur inconnue.

Avran lançait des éclairs. Griffures et morsures lui répondaient. Chaque coup subi par le Prince le gelait un peu plus, ralentissait ses mouvements. Chaque fois qu'une flamme la touchait, la Reine tiédissait, perdait de sa virulence. Jusqu'au moment où les coups échangés se firent baisers et caresses. Ils volaient enlacés telles de longues mèches de fouet tressées, que l'eau aurait liées pour toujours.

Longtemps dura leur combat. Longtemps, devant moi leur unique témoin, ils scellèrent leur union, célébrèrent la haine et l'amour qui les liaient.

À l'instant de leur l'orgasme, le sommet de la montagne explosa dans les flammes. Je perdis connaissance.

Quand je me réveillai, Avran gisait près de moi, mort. Sur ses traits, un air d'ineffable bonheur. Je ne vis aucune trace de sa Reine, mais un mince filet d'eau s'écoulait étrangement du cratère du volcan vers la vallée, au sein de la roche en fusion. Je me baignai dans la lave et, mes forces revenues, réveillai nos compagnons de leur sommeil de pierre. Alors, Roi Tyran, nous revînmes à tire d'ailes vous porter cette triste nouvelle, et le corps de Votre Fils sacrifié.

Moth revenait d'un pas las vers sa mesure. Il n'aurait pas dû se laisser aller à l'espoir que les Fils du Dragon avaient éveillé en lui. Il se souvenait du bonheur qu'il avait ressenti en les croisant, comme d'une flèche profondément enfoncée dans son cœur. Comment aurait-il pu douter de leur succès ? Hélas, ces fiers guerriers devaient être morts, maintenant. Moth avait vu leurs montures redescendre les sentiers escarpés, du pas las des animaux privés de maîtres.

La vie n'était qu'un long enfer gelé dont il n'aspirait qu'à s'enfuir. Seule la crainte d'alourdir encore la souffrance de son épouse l'avait retenu jusqu'à présent.

Le rugissement du volcan, dont le bruit s'amplifiait en roulant, ne lui fit même pas lever la tête. Il ne vit donc pas l'immense ombre ailée qui le survola un instant, avant de fuir vers le Sud. Ses yeux erraient encore, machinalement, à la recherche de... de quoi ? Mais... Qu'était-ce, là ? Ne serait-ce... Oui ! Un perce-neige ! La vie revenait ! La vie était revenue ! Alors, Selma ? Son enfant ? Il allait naître ! Il allait vivre !

Moth se précipita en courant vers son foyer. Derrière lui, l'orage grondait. Les premières gouttes de pluie le frappèrent au visage alors qu'il arrivait à sa porte.